



Native American Photographs: nineteenth-century images from the collections, exposition au Pitt Rivers Museum

Gilles Georget

► To cite this version:

Gilles Georget. Native American Photographs: nineteenth-century images from the collections, exposition au Pitt Rivers Museum. *La Lettre de la Maison Française d'Oxford*, 1996, 5, pp.130-135. hal-03271439

HAL Id: hal-03271439

<https://hal.science/hal-03271439>

Submitted on 25 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Native American Photographs: nineteenth-century images from the collections**

exposition au *Pitt Rivers Museum*, Oxford
(18 mai - 28 septembre)

Dès les débuts de la photographie, on prit des clichés des amérindiens. Selon les spécialistes de la photographie des amérindiens, Paula Fleming et Judith Luskey, la première photo daguerréotypée d'Indien fut prise en Angleterre au milieu des années 1840. Elle représente le révérend Peter Jones, parfois connu sous le nom de Kahkewaguonaby, fils d'un gallois et d'une Indienne indigène de la tribu Missaugana et souligne sa noble allure¹.

Avant les débuts de la photographie, et ce depuis la conquête du Nouveau Monde, quiconque souhaitait se documenter sur les Indiens, tant en ce qui concerne leur apparence que leurs styles de vie, devait s'en remettre aux créations plus ou moins fantaisistes et plus ou moins fidèles à la réalité des artistes graphiques. Certaines de ces images sortent directement de l'imagination de leur créateur qui ignorait tout ou presque des Indiens. Le plus souvent elles donnent une vision romantique de l'Indien présenté soit comme un bon sauvage soit comme un primitif barbare et brutal. Mais aucune ne représente vraiment le "vrai" Indien. Elles sont avant tout révélatrices de l'imaginaire de leurs créateurs qui s'inspirent largement des récits mythologiques de l'antiquité et des textes bibliques. Les gravures de Théodore de Bry datant de la fin du XVI^e siècle, qui soulignent la complexité mais aussi la brutalité guerrière des moeurs des indigènes, et les dizaines de tableaux de Charles Bird King — exécutés dans la première moitié du XIX^e siècle pour le compte du gouvernement américain soudain conscient du déclin rapide des sociétés indigènes et par conséquent de la nécessité d'en conserver le souvenir — qui mettent l'accent sur l'aspect merveilleux des Indiens, sont des illustrations parfaites de cette tendance à donner une vision stéréotypée des premiers habitants du Nouveau Monde.

L'utilisation de la photographie pour représenter les indigènes américains s'inscrit donc dans la suite d'une tradition iconographique de plusieurs siècles qu'elle vient prolonger. Pourtant à la différence des autres modes de représentation du réel, l'apparente objectivité de la photographie

* Cet article est illustré par quatre photographies reproduites dans le cahier photographique inséré au milieu de la publication

¹ FLEMING, Paula et LUSKEY, Judith, *The North American Indians in early photographs*, Phaidon, Londres, 1988.

nous conduit à nous demander dans quelle mesure elle rompt avec cette tradition ou s'en affranchit. En d'autres termes, les premiers photographes cherchent-ils à serrer au plus près la réalité amérindienne en évitant les stéréotypes hérités du passé à l'instar de l'anthropologie moderne? Ou bien continuent-ils à la mythifier en en faisant avant tout ressortir le côté exotique, pittoresque ou mystérieux?

Ce sont précisément ces questions que nous invite à considérer La remarquable exposition du musée d'anthropologie *Pitt Rivers* consacrée à la photographie des indigènes d'Amérique du Nord au XIXe siècle. Comme l'immense majorité des photos d'Indiens de cette époque, celles qui figurent dans cette exposition, ont été prises par des photographes blancs qui les destinaient au public blanc, américain ou européen, qui les achetait. Elles ne donnent pas nécessairement une vision stéréotypée des Indiens, mais souvent des éléments exotiques leur sont sous-jacents ou sont inhérents à l'utilisation qui en a été faite ultérieurement. Dans tous les cas, ces photos, même celles qui sont apparemment les plus anodines, illustrent les attitudes des Blancs vis-à-vis des Indiens. Pendant la deuxième moitié du XIXe siècle, on peut grosso-modo distinguer deux types d'attitudes. Les Blancs qui sont en contact direct avec les Indiens sur la Frontière leur témoignent un profond mépris voire une franche hostilité. Pour eux, pionniers avides de terres et d'or, les Indiens, qui cherchent à conserver le contrôle de leurs territoires, constituent un frein à leur expansion. Ils les considèrent donc comme de dangereux "sauvages barbares" qu'il faut au pire éliminer, au mieux à tout prix assimiler. Au contraire, les Américains de l'est ou les Européens font preuve d'une curiosité croissante pour les Indiens, fascinés qu'ils sont par ces "nobles primitifs" derniers représentants d'une "race en voie de disparition".

Les photographies qu'a choisi d'exposer le *Pitt Rivers* ont toutes été prises entre 1858 et 1884, c'est à dire à une époque qui correspond à l'une des pages les plus sombres de l'histoire des Indiens du nord du continent américain qui est marquée par la conquête par les Blancs de la quasi-totalité de leurs terres traditionnelles. Conquête qui a déjà commencé entre 1820 et 1845 avec la déportation, sous la pression des armes, de toutes les tribus du sud (Cherokee, Chickasaw, Choctaw, Creek et Séminole) qui se trouvaient à l'est du Mississippi en Territoire Indien (c'est à dire l'actuel Etat de l'Oklahoma). Toutes les photos ont été prises pour le compte du gouvernement américain à des fins documentaires et anthropologiques. Elles nous renseignent donc sur les rapports qu'entretenait le gouvernement avec les Indiens dans le contexte de son expansion territoriale occidentale et sur la naissance d'une nouvelle science, l'anthropologie. Toutes sont issues des collections du musée. Elles y sont arrivées pour la plupart en 1885, c'est-à-dire juste après la fondation de ce dernier en 1884, à la faveur d'un don effectué par le *Bureau of American*

Ethnology (1879). Il s'agissait pour John Wesley Powell, le premier directeur de cette institution sous la tutelle du gouvernement américain, de témoigner de sa volonté de coopération avec une institution qui oeuvrait également pour le développement de la "science de l'homme" et qui partageait le même intérêt pour les cultures dites "en voie de disparition". Ainsi deux portfolios, contenant 29 photos des Indiens des plaines et des régions environnantes et 60 photos des Indiens du sud-ouest, furent donnés à deux professeurs d'anthropologie d'Oxford, Moseley et Tylor. Quant à la série de photos des années 1850 qui est présentée dans l'exposition elle appartenait au professeur Tylor, passionné par les Indiens du sud-ouest qu'il étudia au cours de plusieurs expéditions. Il en fit don au musée à la fin du XIXe siècle.

Les deux premières série de photos de l'exposition illustrent la pratique des délégations. Tout au long du XIXe siècle le gouvernement américain invita des centaines de délégués Indiens à Washington. Le gouvernement espérait les impressionner par son pouvoir et la taille de ses cités orientales et par la même occasion négocier, de manière pacifique, des traités de cession de terres afin d'obtenir des terrains pour y installer l'afflux de colons dont la progression constituait une source de tensions constamment renouvelée avec les Indiens. La photographie faisait partie de toute visite de chef d'Etats ou de nations souveraines. Il s'agit au départ d'une pratique diplomatique anglaise qui remonte, pour ce qui concernent les Indiens, au portrait qui fut peint à Londres en 1616 de Pocahontas, la première "ambassadrice" indienne². Les délégués indiens comme tout diplomate en visite d'Etat pouvaient emporter leur photo chez eux. Mais à la différence des autres délégations, les photographes pouvaient réaliser un profit supplémentaire en commercialisant les clichés auprès du public blanc curieux des "exotiques" Indiens.

La première série de portraits de délégations d'Indiens des plaines, surtout des "Sioux" (de langue lakota) et des Ponca, date de l'année 1858. Elle fut réalisée entre mars et juin dans le studio de Mc Clees & Vannerson situé sur *Pennsylvania Avenue* dans le District de Washington. A ce stade du processus diplomatique les indiens étaient traités comme des nations indépendantes et souveraines et à ce titre des traités étaient négociés et ratifiés. Le style utilisé par le photographe Vannerson est comparable à celui employé pour photographier les personnalités importantes de l'époque. L'exposition nous montre à titre d'exemple la photo du Président Abraham Lincoln assis dans le même fauteuil et dans une pose analogue à celles des indigènes américains. Le style général de ces photographies se caractérise

² En fait la plupart des historiens s'accordent à penser qu'elle aurait été utilisée comme gage de la bonne entente entre les colons et les indigènes afin de démontrer la sécurité des investissements des marchands londoniens dans le Nouveau Monde.

par leur côté pictural et leur grande solennité, qui s'explique en partie par l'importance de l'événement mais aussi par la technique photographique employée, c'est à dire des plaques à collodion humide nécessitant un temps de pose très long qui requiert l'utilisation d'un appui-tête (voir photo 1). La pose détendue permet de faire ressortir l'individualité des modèles: les attitudes et les expressions des visages sont très différentes d'une photo à l'autre. Ces photos firent aussi bientôt l'objet d'un commerce fructueux de la part de Mc Clees qui les présentait dans une brochure publicitaire comme des *momentos of the race of red men, now rapidly fading away*.

Cinq ans après la situation changea radicalement pour les chefs indiens photographiés par Mc Clees & Vannerson. A la période des négociations entre 1855-58 succéda une période de violents affrontements avec les colons blancs qui envahissaient leurs terres ancestrales le plus souvent en violation des traités qui avaient été conclus quelques années plus tôt. La révolte des indiens des plaines fut durement réprimés par l'armée américaine et les milices blanches. La plupart des leaders photographiés par Mc Clees & Vannerson moururent au cours des années 1860 soit au combat soit exécutés. C'est le cas du Sioux Lakota Ceten Watan Mani (*Hawk that Hunts Walking* en anglais, connu sous le nom de *Little Crow*, voir photo 1) qui dirigea le Soulèvement du Minnesota en représailles contre les colons blancs qui occupaient les terres de son peuple désespéré et au bord de la famine. En représailles, l'armée leur infligea une défaite fatale au terme de deux ans de combats. Comme l'indique la légende de la photo, *Little Crow* parviendra à fuir au Canada où il sera assassiné par des colons désireux d'empocher la prime de 25 dollars en récompense pour un scalpe de Sioux. Son fils *Medecine Bottle* sera emprisonné et pendu.

La deuxième série de photos de délégations indiennes présentée dans l'exposition date de 1880-84. Entre-temps, le gouvernement avait considérablement durci sa politique vis-à-vis des Indiens. En 1871, la loi budgétaire indienne abolit le statut souverain des nations indigènes et met en place la politique des réserves. Cependant les négociations continuent surtout avec les tribus des plaines (Sioux Oglala, Crow, Cheyenne). Ces photos sont prises pour le compte du *Bureau of American Ethnology* (BAE, fondé en 1879) qui était placé sous le contrôle du gouvernement américain (au départ sous la tutelle du ministère de la guerre et ensuite du ministère de l'intérieur) ce qui en dit long sur son indépendance et sa scientificité. D'ailleurs, au début le dessein secret du ministère de la guerre était de répertorier les ressemblances entre les clans au cas où la guerre éclaterait. Mais avant tout sa vocation était d'enregistrer et de rassembler le maximum de données sur les sociétés indigènes qui devait servir ensuite au gouvernement pour forger sa politique d'assimilation afin d'amener progressivement les Indiens à la "civilisation". Les photos sont prises par Milton Bell (1848-1893) qui possédait un luxueux studio sur *Pennsylvania*

Avenue et travaillait pour le *BAE*. Il utilise des plaques à collodion humide et les premières pellicules papier. Le contraste est flagrant avec les Mc Clees & Vannerson. Il s'agit de portraits de face pris sous lumière directe qui s'accompagnaient de photos de profil, ce qui fait songer à des photographies anthropométriques de prévenus. Comme le note Elisabeth Edwards, commissaire de l'exposition, si regardés séparément ces portraits laissent transparaître l'individualité des modèles (expression dédaigneuse, hébétée ou regard vide...), le fait de les regarder en série fait ressortir leur côté oppressant. De plus, tous les délégués sont photographiés dans leur meilleur costume traditionnel. C'est le cas de Peter (voir photo 3) coiffé d'une parure de plumes qui porte plusieurs colliers de perles et des queues de rongeurs en guise d'épaulettes. Ce n'est sans doute pas indifférent au fait que Bell commercialisait ces photos comme la plupart de ses confrères qui n'hésitaient pas à rajouter un élément exotique afin accroître l'impression d'"authenticité" et par conséquent le prix de la photo. Les négociations auxquels participaient ces délégués étaient de véritables mascarades. Le cas de Peter est exemplaire. Il faisait partie d'une délégation d'indigènes Shoshoni qui vivaient sur une réserve. Ils signèrent en 1880 un accord de cession des terres de la réserve en échange d'une assistance financière. Quelques années plus tard toutes les clauses de l'accord étaient amendées ou annulées.

Seules deux photos qui ne sont pas de Bell se distinguent du reste de cette série mais utilisent la même technique, sans doute conforme aux mêmes instructions du *BAE*. Nous reproduisons celle de J.K. Hillers (voir photo 2). Il s'agit du portrait de Mi-Waka Yuha, indien Sioux, habillé de vêtements européens (manteau, gilet, cravate et médaille) qui témoignent de la rapide mutation du style de vie des Indiens à cette époque.

La troisième série de photos présentée par l'exposition concerne l'une des grandes missions d'étude (*surveys*) sur le terrain lancées par le gouvernement à l'instigation de la *U.S Geological Survey* à partir des années 1860. L'objectif de ces missions était d'explorer les nouveaux territoires et d'y recenser les ressources naturelles et les habitants qui les peuplaient. Si les enquêteurs s'attachèrent avant tout à en décrire les aspects géographiques et géologiques ils ne s'intéressèrent pas moins aux populations autochtones. La photographie jouait un rôle essentiel afin de recueillir des témoignages visuels à des fins documentaires.

Les photos du *Pitt Rivers* furent prises lors de l'expédition de 1879, qui était dirigé par Wesley Powel, le directeur de *BAE*. Ce dernier qui venait d'être créé assurait la partie anthropologique de la mission. La région, le sud-ouest (Nouveau Mexique et Arizona), avait été choisie en fonction de deux critères essentiels qui devaient faciliter considérablement le travail des enquêteurs. Tout d'abord le climat y était doux et sec et puis les indigènes, des pueblos (Hopi, Zuni, Tewa), étaient sédentaires et isolés et

présentaient une grande diversité culturelle, ce qui était considéré comme idéal pour une étude scientifique. Bref on était loin des grandes plaines qui, au même moment, étaient le théâtre d'affrontements violents entre Blancs et Indiens.

Le photographe de l'expédition était J.K. Hillers qui avait déjà participé à plusieurs autres expéditions sous la direction de Wesley Powell. Bien que son travail consistait à fournir des documents visuels à caractère scientifique destinés à renseigner les anthropologues sur le style de vie traditionnel des Indiens (fabrication de poterie, tissage de vêtements ou coiffure comme dans le cas de la photo 4), les photographies trahissent souvent une vision romantique de la réalité indigène qui semble préfigurer les photos d'Indiens très travaillées de Edward S. Curtis au début du XXe siècle. Elles font penser à des tableaux soigneusement composés, où la place de chaque sujet dans le cadre n'a pas été laissée au hasard. La photo 4 et les photos de vastes paysages de canyon et de pittoresques villages pueblos juchés sur les mesas l'illustrent parfaitement. Hillers a selon toute vraisemblance été fortement influencé par l'artiste Thomas Moran, avec qui il a travaillé lors d'une expédition en territoire Paiute en 1873 et qui lui a communiqué ce souci de l'esthétique qui fait toute l'ambiguïté de ces photos prétendument scientifiques. Cela n'empêchera pas le *BAE* de les reproduire pour illustrer ses publications ethnologiques. Le gouvernement, quant à lui, se servira de ces photos, censées représenter le style de vie traditionnel des Indiens, pour mesurer, à leur aune, les progrès de sa politique d'assimilation.

Au total, ces photographies du *Pitt Rivers* témoignent d'une grande diversité d'approches et de styles de la part des photographes. Mais elles ont surtout généralement en commun d'avoir, à l'époque, contribué à la fabrication du mythe de l'Indien "en voie de disparition", manière de justifier l'appropriation de sa terre considérée comme "vacante" et d'avoir donné naissance à de nombreux préjugés et stéréotypes qui persistent encore aujourd'hui. Elles inaugurent ainsi, à l'époque moderne, une tendance, qui sera poursuivie par le cinéma, à la représentation des Indiens en termes essentiellement symboliques ou exotiques, brouillant la compréhension de leur culture par les Blancs. Et partant, empêchant ces derniers, jusqu'à ce jour et ce malgré les efforts d'explication de l'ethnologie moderne, de les considérer comme des êtres humains à part entière et non comme ce que le philosophe Jean Baudrillard appelle dans *Amérique* des "simulacres" américains³, ou des reconstitutions manipulées de la réalité.

Gilles GEORGET

³ cité in William H. Goetzmann, *Les premiers Américains*, Bibliothèque de l'Image, 1991, p. 10.